

Stéphane ROUGEOT

Nouvelles  
Dérangeantes

Le Sabir Numérique

## Du même auteur

### Romans

Les Ailes Ardentes  
Blanche Allogène, 4  
*tomes*  
Chamaneries  
Un Chant sur la Magie  
Infuse  
La Convergence des  
Alizés  
D'Échéance  
De Joie et de Sérénité

Le Dos Fin apprend à  
nager  
Omine  
Le Parfum du  
Sommeil  
Le Revers de l'Âme  
Scam Masters  
Urgences Ascenseurs,  
2 *tomes*  
Le Vol du Siècle

### Recueils

À la Vôtre  
Anatomie d'une  
Enfance Ravagée  
Le Dos Fin  
Mémoires d'Autracie  
Les Mites et les  
Jambes  
Nouvelles Actuelles  
Nouvelles d'Ailleurs

Nouvelles  
Dérangeantes  
Nouvelles Étrangères  
Nouvelles Inspirations  
Tel est Féérique  
Urgences Ascenseurs,  
J'Écoute ?  
Visions

### Théâtre

Brave Magot  
Ce Soir c'est la Fin du  
Monde  
Déjà Vu  
De Toit à Moi  
En Grève  
Éperdue et perdue  
FarNIET !  
N'attendons Pas que  
le Ciel Nous Tombe Sur  
la Tête  
Ne pas Appuyer sur le

Bouton  
La Nuit des  
Cambrioleurs  
Panique sur la Liste  
Saynètes à la dérive  
Saynètes et Sans  
Bavures  
Les SOUSperhéros se  
rebiffent  
Le Tort Ment 2 *tomes*  
Un Truc en Plus

### Séries

GoldenBra 4 *épisodes*  
ÊtrAnge Gardien 3  
*épisodes*  
Jeu de Loi 3 *épisodes*

Des Justes 1 *épisode*  
Les SOUSperhéros  
1 *épisode*

## Amân

Dès qu'il ouvre les yeux, Paul ressent les battements de son cœur à travers ses membres. Les pulsations résonnent dans chacun de ses vaisseaux, plus particulièrement ceux de la tête. Il sait déjà que ça sera aussi difficile aujourd'hui qu'hier. Et les jours avant. Car depuis une semaine, Paul tente de retrouver un rythme de vie normal.

Comme avant.

Il tourne la tête et s'aperçoit qu'il lui reste encore trois minutes avant que le réveil n'émette son assourdissant tintamarre, choisi pertinemment pour être sûr d'émerger, quitte à ce que ce soit en

bougonnant. Envahi par une motivation qu'il juge de bon augure, il décide de faire abstraction de cette légère précocité et se lève. Un bref passage à la cuisine lui fait comprendre que son estomac noué ne pourra avaler quoi que ce soit. Il prend une douche rapide et retourne dans la chambre pour s'habiller. D'un geste machinal, il s'assoit sur le rebord du lit et se prend la tête dans les mains. Il doute. Son regard se porte alors vers la table de nuit, sur laquelle se trouve une boîte de comprimés. Il sait qu'il ne doit les prendre qu'en dernier recours. Il ne sent pas son bras se tendre ni sa main empoigner le médicament. Son esprit bouillonne au rythme de son muscle cardiaque. L'ongle de son pouce est appuyé contre le capuchon de plastique, prêt à le faire sauter. Non. C'est bon, il résiste. Ses tempes sont humides en raison de l'intensité de l'effort fourni. Il y est parvenu en se vidant complètement l'esprit, en ne pensant à rien. Une fois habillé, et pour ne pas prendre de risque, il quitte son studio d'un pas leste, et descend les quatre étages par le minuscule escalier grinçant et sale, pour déboucher sur le parking qui longe le bâtiment. Malgré ses manches longues, il ressent la fraîcheur de ce matin de printemps. Qu'importe, de toute façon, il ne

compte pas rester longtemps à l'extérieur. Il ne reste que quelques pas jusqu'à la place qui lui est réservée. En apercevant la Clio, son estomac se serre subitement. Paul craint un instant qu'il ne renvoie son déjeuner, mais se souvient qu'il n'a rien ingurgité. Une simple pression sur le bouton du porte-clés et le mécanisme des serrures se déverrouille d'un claquement sec. Paul trouve rapidement le réconfort du fauteuil du conducteur et ferme la porte.

Maintenant, le plus dur reste à faire. Hier, il est arrivé jusque-là, mais n'a pas pu aller plus loin. C'est pour ça qu'il ne se sent pas à son aise. Il est au bord de la panique. Ses yeux ne peuvent se fixer sur quoi que ce soit. Son cerveau ne peut se résigner. Des images reviennent le hanter. Ces images qui ne le quittent plus depuis un an et demi. Depuis le jour fatidique.

C'était en septembre. Il roulait en ville, pas très loin d'ici, d'ailleurs. Il revenait du centre commercial, avec ses courses de la semaine dans le coffre. Comme bien souvent, il avait profité de ce que son chef lui laissait quelques libertés dans ses horaires pour remplir son frigo aux heures où les consommateurs sont encore au travail. Sa Ford Fiesta de l'époque, aussi délabrée que sa Renault

d'aujourd'hui, serpentait agréablement dans le faible flux de la circulation de la sortie d'agglomération, à une vitesse un peu supérieure à la limite autorisée. Paul se permettait des écarts de conduite lorsque cela ne mettait personne en danger. En traversant un rond-point, le volant se bloqua sans crier gare et le véhicule tira tout droit, s'encastrant brutalement dans le mur d'un cimetière, non sans avoir au préalable fauché deux adolescentes. Les pompiers ne dégagèrent qu'un seul corps en vie du tas de ferraille et de pierres. Celui de Paul. Les semaines qui suivirent furent longues et laborieuses à cause des multiples fractures dont il souffrait. Bien sûr, une enquête fut ouverte, afin de déterminer les causes et les circonstances de l'accident. Les familles des deux filles s'étaient même portées partie civile pour dénoncer ce qu'elles appelaient dans leur douleur « un meurtre légalisé ». Les journaux locaux firent leurs titres de cette expression. L'absence d'alcool et de troubles psychiques a sauvé la mise à Paul. Une supposée défaillance mécanique, invérifiable vu l'état du véhicule, fut donc déclarée seule responsable. Le verdict n'empêcha pas Paul de souffrir. Physiquement, car ses jambes et son thorax avaient mal encaissé le contact avec le

moteur. Son mental également, en raison des deux vies qu'il avait ôtées, aussi involontairement que ce soit arrivé. Sans parler des familles et amis qui en garderaient des séquelles peut-être encore plus longtemps que lui.

Ces images, et ces émotions, ne lui laissent plus aucune seconde de répit. Tout en serrant la clé dans sa main, il revoit le mur s'approcher. Les quatre bras se lever dans un double cri qui ne dure qu'une fraction de seconde. Pour la deuxième fois aujourd'hui, il parvient à se vider la tête, pour ne se consacrer qu'aux gestes, pourtant simples, que tant d'autres citoyens font chaque jour. La clé pénètre sans aucune résistance. Le pied gauche enfonce la pédale d'embrayage, tandis que la main droite s'assure machinalement du point mort. Le contact déclenche la mise en route de la radio. D'un appui sur un bouton, Paul baisse le volume, en reconnaissant un tube techno dont il n'est pas particulièrement fan. Il ne doit pas réfléchir. Il sait que plus il réfléchit, plus il risque de faire comme hier, c'est-à-dire passer une heure au volant, bloqué à l'arrêt, et qu'il finira par repartir à son appartement, en sueur, fébrile et découragé. Il se force à imaginer qu'il n'a qu'un grand tableau noir dans la tête, et qu'il lui suffit de donner un coup de

chiffon pour que toutes les traces de craie disparaissent.

Il démarre. Entre ses oreilles, un hurlement de victoire retentit. Il l'utilise pour se donner encore plus de courage et poursuivre son avancée miraculeuse. Il enclenche la marche arrière, jette un œil dans ses rétroviseurs, et commence à reculer doucement. Ses gestes sont saccadés. C'est la première fois en dix-huit mois qu'il conduit. Il ne s'en sort pourtant pas trop mal, en parvenant à la sortie du parking sans le moindre accrochage. Il promène son regard de chaque côté, puis s'engage sur la route.

Progressivement, tout lui revient. Les réflexes. Les habitudes. L'enchaînement des vitesses. Le freinage, bien que parfois un peu brusque, car les étriers serrent vite les disques dès qu'il effleure la pédale. Autre chose lui revient aussi. Ses yeux sont irrésistiblement attirés par les piétons. Ceux qui sont sur les trottoirs. Ceux qui traversent. Ceux qui sont inaccessibles, aussi, dans les magasins, ou dans le parc qu'il longe et où il a toujours aimé venir se promener. Même les conducteurs des autres véhicules. Ce mélange de fierté, de puissance et d'adrénaline ne l'a jamais quitté. S'il a eu autant de mal à reprendre le volant,

ça n'a jamais été par peur d'un nouvel accident.

Au contraire.

C'est par peur de ne pouvoir résister à cette envie, qu'il sait présente au fond de lui, d'en provoquer un nouveau. Pour retrouver ce sentiment. Quand il aperçoit l'arrêt de bus, avec les deux silhouettes assises, il ne peut plus rien contrôler. Son envie prend le dessus. Sa conscience a cédé les commandes et préfère se retourner pour ne pas être témoin de la suite. Son pied enfonce l'accélérateur à fond. Ses mains se crispent sur le volant. Son regard est figé sur ses cibles : une mère et sa fillette, qui ne réalisent pas encore que leur sort est déjà scellé. Il retient sa respiration juste avant le choc, comme parvenu au paroxysme de l'orgasme. Le métal froissé et le verre brisé tout autour de lui ne semblent même pas provoquer le moindre bruit. Il a décroché. Il est sur un nuage. Le poteau soutenant l'horodateur qui se trouve juste derrière le panneau publicitaire qu'il défonce après avoir fauché les innocentes victimes vient s'encaster dans l'avant de sa voiture et stoppe sa course folle.

Juste avant de perdre connaissance, Paul est déjà en train de planifier sa prochaine tentative.

## Riz Beau

Pouah ! C'est vraiment pas terrible.

J'ai acheté ce riz cantonnais juste avant de monter dans le train, parce que je sentais arriver un petit creux, mais j'aurais mieux fait de me précipiter sur les pâtisseries, comme j'en ai eu envie en les voyant. Mais qu'est-ce qui m'a pris ? J'aurais dû résister à cet élan de régime. Faut croire que la voix de mon toubib a été plus forte que celle de mon estomac.

En repoussant la barquette à peine entamée sur la tablette de la place libre à côté de moi, je tourne la tête vers le paysage qui défile en un interminable traveling. Que c'est long !

Une femme passe dans l'allée centrale en poussant une grosse valise. Encore une qui s'est trompée entre la tête et la queue du train. Ho, mais... Je lui mettrais bien ma queue dans son train, elle est plutôt bien roulée, la salope. Son Jean trop serré et ses jambonneaux flasques laissent même deviner qu'elle porte un string. Elle a à peine vingt ans, si c'est pas de la provocation, ça !

Tiens, c'est comme la vieille pouffiasse, deux rangs devant moi. Elle me fait face, installée dans un carré. Elle doit avoir quoi, à peu près mon âge, la cinquantaine, à tout casser, refaite de partout. Elle s'est fait tirer sous le menton, le coin des yeux et de la bouche, et très certainement aussi les mamelles, pour qu'elles soient aussi remontées et rebondies. Quand je pense à celles de ma femme, on dirait plutôt deux capotes usagées. Là, au moins, c'est peut-être horrible à regarder, tellement c'est évident que c'est triché, mais au moins il y a de quoi s'occuper, et pas que les mains ! Ah, qu'est-ce que ça doit être bon de se faire râper le manche entre ces deux baudruches gonflées à bloc ! J'ai pas pu voir si l'arrière était aussi révisé que le reste, mais je l'imagine. À quoi ça servirait que ravalier seulement la moitié du matos ? Elle vient de poser son regard sur moi. Des

yeux de chatte en chaleur, à n'en pas douter. Je crois même deviner qu'elle a des pensées plus perverses que les miennes. J'ai un instant cru que c'était une putain de cougar, qui ne s'intéresse qu'aux gamins vigoureux, mais sans aucune inventivité. Je me rends compte que c'est pas ça du tout. Ou alors elle aime les partouses avec à la fois un jeune minet qui tient la distance pour la secouer d'orgasmes de nombreuses fois en une nuit, et un vieux matou qui connaît tous les secrets de son corps afin d'accroître chaque instant de plaisir à l'extrême.

Je rêve ou elle vient de faire glisser sa langue entre ses lèvres ? Plus qu'une invitation, c'est un appel à l'aide, et je ne peux pas ignorer une femme en détresse, ce serait criminel !

Un père passe, précédant sa fille. Ils doivent revenir des toilettes, car la petite a sa robe coincée dans sa culotte à l'arrière. Ça me rappelle des souvenirs de mon adolescence, quand, avec des potes, on s'occupait de la fille de mes voisins. Tout avait commencé un soir où on était tous à moitié bourrés. Elle avait huit ou neuf ans. On lui avait fait son affaire sous sa tonnelle, après qu'elle ait tenté de nous faire taire pour pouvoir dormir. Ses parents étaient devant la télé, à l'autre bout de la maison,

et n'avaient rien entendu. On lui a fait suffisamment mal et peur pour qu'elle n'ouvre jamais sa gueule. On avait pris l'habitude d'aller la chercher tous les samedis soirs, et de tirer au sort notre ordre de passage, quand on ne décidait pas d'y aller à plusieurs en même temps. Je suis sûr, avec le recul, qu'elle y prenait du plaisir, la pute. Quand elle braillait trop, on lui mettait sa culotte dans la bouche. Une petite culotte rose avec des cœurs, exactement comme celle qui vient de passer à côté de moi.

Je reviens sur la vieille. Elle sourit en échangeant des paroles avec ses voisins. Elle revient sur moi. Son insistance est troublante. Ses yeux me lancent des grappins. Je ne peux plus penser à autre chose, maintenant.

Je suis toujours plongé dans mes pensées quand j'entends les haut-parleurs nous annoncer que la gare est proche. C'est le terminus, aussi tout le monde commence à se lever. Avant de me mettre debout, je vérifie que mon gourdin est bien en place, et ne fait pas de bosse sur le devant de mon pantalon. J'abandonne négligemment mon encas pourri et prends ma valise et mon manteau. L'allée commence à se charger de tous ces éternels pressés.